

Jean Hébrard

BRÉSIL QUATRE SIÈCLES D'ESCLAVAGE

Nouvelles questions, nouvelles recherches



Esclavage

KARTHALA

La recherche brésilienne sur l'esclavage est l'une des plus riches au monde. Cet ensemble de textes souhaite en montrer la vitalité mais aussi les « accents ».

Sans jamais se déprendre d'une rigueur qui les conduit à n'avancer que pas à pas dans la démonstration et en s'appuyant toujours sur une source explicitement convoquée, les chercheurs brésiliens semblent être devenus de plus en plus soucieux, ces dernières années, des pièges de la mise en récit et de l'illusion narrative. Ils sont experts dans l'art de tresser les diverses histoires possibles (ou probables) que les sources permettent d'imaginer à partir des représentations contrastées qu'elles conservent. Ils ont appris à lire les paroles couchées sur le papier pour en faire renaître, au-delà du propos, les intentions, les effets attendus, les ruses, les tours rhétoriques. Par là, ils dévoilent de plus en plus clairement la parole dominée dans l'acte même qui tente de la réduire.

Si les esclaves qui ont vécu au Brésil n'ont jamais laissé, à de très rares exceptions près, de traces directes de leurs mots, ils sont certainement aujourd'hui ceux qui, par-delà le temps, parviennent le plus efficacement à se faire entendre.

Jean Hébrard, historien, est co-directeur du Centre de Recherches sur le Brésil Colonial et Contemporain (CRBC) à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et professeur invité du département d'histoire de l'Université du Michigan. Il travaille sur l'histoire sociale et culturelle des sociétés esclavagistes et post-esclavagistes dans le monde atlantique.



Photo de couverture :
Carregador africano [porteur africain]
Photographie M. Lindermann
Salvador, Bahia, fin du XIX^e siècle
Avec l'aimable autorisation d'*Afro-Ásia*

Conception graphique:
Anabell Guerrero

BRÉSIL
QUATRE SIÈCLES D'ESCLAVAGE
NOUVELLES QUESTIONS, NOUVELLES
RECHERCHES

Cet ouvrage est publié avec le concours du
Centre national du Livre

« Esclavages »

Une collection née de l'association entre le Centre international de recherches sur les esclavages (CIRES) du CNRS et de Karthala. Cette collection :

- publie des recherches et des essais inédits de sciences humaines et sociales sur les traites, les esclaves et/ou leurs héritages contemporains ;
- analyse autant les situations d'esclavage que les sociétés post-esclavagistes ;
- inscrit chaque situation d'esclavage dans des séquences historiques et des espaces géographiques, des modalités juridiques, des conditions sociologiques et anthropologiques, des jeux de forces économiques, politiques précis envisagés sous un angle global ;
- s'attache autant aux acteurs du passé qu'à ceux du présent ;
- souligne l'importance des représentations racialisées, construites, héritées, réactualisées, revendiquées.

Un site d'information : [http ://www.esclavages.cnrs.fr](http://www.esclavages.cnrs.fr)

Directrice de la collection : Myriam Cottias

Contact : <ciresc@ehess.fr>

Conception graphique de la couverture : Anabell Guerrero

Composition et mise en page : Dominique Duchanel (CRBC-Mascipo)

© Éditions Karthala et CIRES, 2 012

ISBN : 9 78-2-8111-0645-4

SOUS LA DIRECTION DE

Jean Hébrard

Brésil

Quatre siècles d'esclavage

Nouvelles questions, nouvelles recherches

Karthala
22-24 bd Arago
75013 Paris

CIRESC
105 bd Raspail
75006 Paris

Cet ouvrage est publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique
(CNRS-CIRESC),
de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales
(CRBC-MASCIPO).

Visitez notre site
KARTHALA sur Internet : <http://www.karthala.com>
Païement sécurisé

Remerciements

Cet ouvrage est né de la collaboration du Centre international de recherches sur les esclavages (CIRES) et du Centre de recherches sur le Brésil colonial et contemporain (CRBC-Mascipo). Au point de départ, en 2005, une rencontre internationale organisée par l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) avait réuni à Nantes grâce à l'aide généreuse de la municipalité, de l'association Les Anneaux de la Mémoire et de « L'Année du Brésil à Paris », les meilleurs chercheurs états-uniens, européens et brésiliens travaillant sur l'histoire coloniale de l'Atlantique (« L'expérience coloniale. Dynamique des échanges dans les espaces Atlantiques à l'époque de l'esclavage – XV^e-XIX^e siècles »). Le constat fait à cette occasion de l'invisibilité en France des travaux menés par nos collègues brésiliens sur l'histoire de l'esclavage avait conduit la revue du CRBC, les *Cahiers du Brésil Contemporain* – aujourd'hui remplacée par *Brésil(s). Sciences humaines et sociales* – à programmer une série de numéros offrant aux lecteurs français des traductions des meilleurs auteurs travaillant au Brésil sur ce thème. Les rencontres nécessaires à la mise en place de ce projet avaient été financées par deux accords bilatéraux CAPES-COFECUB, par l'EHESS et par l'Université de l'état de São Paulo à Campinas (Unicamp). Le Conselho Nacional de Desenvolvimento Científico e Tecnológico brésilien (CNPq) avait soutenu les post-doctorats à l'EHESS de plusieurs chercheurs impliqués. De son côté, l'EHESS avait invité plusieurs collègues brésiliens. Au Brésil, c'est le Centro de Pesquisa em História Social da Cultura (CECULT) à l'Institut de philosophie et sciences humaines de l'Université de l'état de São Paulo à Campinas (UNICAMP) qui a été le membre le plus actif de ce projet dans la durée. Aux États-Unis, plusieurs rencontres ont été programmées grâce au projet « The Law in Slavery and Freedom » de l'Université du Michigan. En France, la mise en commun des moyens et des programmes scientifiques du CRBC (UMR Mascipo) et du CIRES (CNRS) ont permis de conduire à son terme le travail qui est ici présenté. Nous remercions, outre les auteurs et les traducteurs, tous ceux qui, à un moment ou à un autre ont contribué à l'élaboration de cet ouvrage par leurs encouragements et leurs discussions en France, aux États-Unis ou au Brésil. Toute notre gratitude va aussi à Dominique Duchanel qui a assuré la mise en forme de l'ouvrage, à Géraldine Méret et Aline dell'Orto Carvalho qui en ont fait la révision éditoriale, à Myriam Cottias et Nathalie Collain qui ont fait les ultimes relectures.

L'esclavage au Brésil

Le débat historiographique et ses racines*

Jean Hébrard

Le Brésil est certainement le pays qui, parmi ceux où l'esclavage colonial a sévi, a aujourd'hui produit la plus riche et la plus abondante recherche sur ce terrible passé de son histoire¹. Pour des raisons linguistiques, cet apport décisif à la compréhension – et donc à la mémoire – de l'institution esclavagiste est peu connu hors de ses frontières et, particulièrement, en France.

Pour qui veut, en ce début de la décennie 2010, acheter un livre en français sur l'histoire de l'esclavage au Brésil, une dizaine de titres apparaissent sur les différentes bases de données disponibles. Le plus ancien, *Maîtres et esclaves* de Gilberto Freyre, n'est plus aujourd'hui qu'un témoignage – certes central mais empiriquement périmé – de la manière dont la problématique a été posée dans les années de l'Entre-deux-guerres². Deux seulement abordent pleinement le sujet (ils appartiennent à l'historiographie des années 1970-80), deux considèrent les conséquences de l'esclavage dans le Brésil contemporain et deux sont des ouvrages collectifs faisant une place à l'esclavage³. Curieusement la

* Je remercie tout particulièrement Silvia Hunod Lara et Sidney Chalhoub avec qui j'ai rédigé une première ébauche de ce travail historiographique. Il doit aussi beaucoup aux nombreuses discussions que j'ai eues avec les auteurs de cet ouvrage et plus particulièrement encore avec João José Reis, Robert W. Slenes, Hebe Mattos, Keila Grinberg, Marcus Carvalho, Mariza de Carvalho Soares. Toute ma gratitude va à Keila Grinberg, Hebe Mattos et Silvia Lara qui ont été des lectrices attentives et critiques du manuscrit. Merci aussi à mes étudiants de Paris et d'Ann Arbor qui, par leurs réactions, m'ont permis d'être plus clair et plus précis. Merci enfin à Martha S. Jones qui m'a aidé à mieux comprendre les articulations de l'historiographie brésilienne avec celle des États-Unis.

¹ C'est le constat dressé par deux chercheurs – l'un brésilien, l'autre états-unien – dans la préface de l'une des dernières synthèses écrites en anglais sur l'histoire de l'esclavage au Brésil : « On peut affirmer que les historiens et économistes brésiliens produisent plus d'études sur l'histoire de leur institution esclavagiste que ce que les États-Unis ne le font aujourd'hui en dépit de l'incommensurabilité de la taille de la profession historienne dans les deux pays. » (Herbert S. Klein & Francisco Vidal Luna, *Slavery in Brazil*, Cambridge, UK, Cambridge University Press, 2010, p. ix, trad. J. H.)

² Il s'agit de la traduction française de *Casa-grande e senzala* de Gilberto Freyre (*Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard, 1952, rééd. dans la coll. Tel, 1978) sur lequel je reviendrai.

³ Kátia M. de Queirós Mattoso, *Être esclave au Brésil*, Paris, Hachette 1979, 2^e édition : L'Harmattan, 1994 ; Mário José Maestri Filho, *L'Esclavage au Brésil*, Paris, Karthala, 1991 (trad. d'un ouvrage de 1988) ; *Pour l'histoire du Brésil : hommage à Katia de*

France s'était pourtant largement intéressée à ce phénomène au XIX^e siècle, alors qu'elle était prise dans les contradictions de la révolution haïtienne et de l'abolition de son abolition. De Ferdinand Denis¹ à Louis Couty², en passant par des peintres comme Jean-Baptiste Debret ou Hercules Florence dont les œuvres étaient sans cesse republiées, les Français s'étaient forgé une image, il est vrai romantique, de l'esclavage à visage humain que l'on prêtait aux Portugais et à leurs successeurs brésiliens.

L'histoire brésilienne de l'esclavage vue de France : un bilan contrasté

La France a pourtant participé au renouvellement des études brésiliennes sur l'esclavage en accueillant dans ses universités des étudiants de doctorat, souvent des chercheurs déjà confirmés, qui ont nourri cette embellie. C'est le cas de Pierre Verger, le photographe de presse français devenu l'un des meilleurs collaborateurs du Musée de l'Homme qui, après avoir travaillé plusieurs années à l'IFAN (Institut français d'Afrique noire) à Dakar et s'être installé à Salvador, abandonne un moment sa retraite bahianaise pour venir soutenir à Paris une thèse sur la traite atlantique construite à partir d'une fantastique documentation archivistique et photographique rassemblée en Afrique et au Brésil. Elle sera publiée en 1968 mais est depuis longtemps épuisée³. C'est aussi le

Queirós Mattoso, sous la dir. de François Crouzet, Philippe Bonichon & Denis Rolland, Paris, L'Harmattan, 2000 ; Kátia de Queirós Mattoso, Idelette Muzart Fonseca Dos Santos & Denis Rolland, *Le Noir et la culture africaine au Brésil*, Paris, L'Harmattan, 2003 ; Jean-François Vêran, *L'Esclavage en héritage (Brésil) : Le Droit à la terre des descendants de marrons*, Paris, Karthala, 2003 ; Idelette Muzart Fonseca dos Santos, Denis Rolland, et al., *La Terre au Brésil : de l'abolition de l'esclavage à la mondialisation*, Paris, L'Harmattan, 2006 (sondage effectué sur Google Livres et Amazon.fr le 3 décembre 2011). *Esclavages : histoire d'une diversité de l'Océan indien à l'Atlantique sud* sous la dir. de Kátia M. de Queirós Mattoso (Paris, L'Harmattan, 2000) ne fait qu'une place très limitée au cas du Brésil.

¹ Hippolyte Taunay et Ferdinand Denis, *Le Brésil, ou Histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de ce royaume*, Paris, Nepveu, 1822.

² Louis Couty, http://www.amazon.fr/Lesclavage-au-Br%C3%A9sil-Louis-Couty/dp/B001CBSSQO/ref=sr_1_11?s=books&ie=UTF8&qid=1294041050&sr=1-11 *L'Esclavage au Brésil*, 1881. L'ouvrage a été traduit et édité par Kátia Mattoso au Brésil : Louis Couty, *A escravidão no Brasil*, Rio de Janeiro, Fundação Casa de Rui Barbosa, 1988.

³ La thèse dirigée par Ignace Meyerson est soutenue en 1965. Elle sera publiée sous le titre *Flux et reflux de la traite des Nègres entre le golfe de Bénin et Bahia de Todos os Santos du XVII^e au XIX^e siècle*, Paris et La Haye, Mouton, 1968 et traduite en portugais seulement en 1987 (chez Corrupio à Salvador). L'une des plus originales études sur Pierre Verger est celle de Jérôme Souty, *Pierre Fatumbi Verger. Du regard détaché à la connaissance initiatique*, Maisonneuve & Larose, Paris, 2007.

cas de Kátia de Queirós Mattoso. Née en Grèce et formée en sciences politiques à Lausanne, après avoir émigré au Brésil et pris en 1963 un poste à l'Université catholique de Salvador, elle vient à Paris en 1986 pour soutenir une thèse d'histoire (« Au Nouveau Monde : une province d'un nouvel Empire : Bahia au XIX^e siècle ») avant d'être nommée en 1988 à la chaire d'histoire du Brésil de la Sorbonne (Paris IV). Bien avant son séjour en France, elle a joué un rôle décisif dans ce que l'on appelle l'école de Bahia dont les chercheurs sont aujourd'hui parmi les maîtres de l'historiographie des sociétés esclavagistes et post-esclavagistes brésiliennes¹. Toutefois, les œuvres majeures de l'historienne, dont sa thèse pourtant française, ont été publiées au Brésil sans être jamais imprimées en français. En dehors de ses participations à des ouvrages collectifs, on ne peut lire d'elle que son *Être esclave au Brésil* – une synthèse d'abord éditée en France dont la publication en portugais en 1982 avait déclenché une querelle mémorable sur laquelle je reviendrai – et le recueil des textes publiés en français alors qu'elle enseignait à Paris, où l'histoire de l'esclavage n'a qu'une place mineure. Le cas le plus extrême est certainement celui de Luiz Felipe de Alencastro, formé en France, devenu professeur au Brésil, revenu à Paris pour soutenir sa thèse la même année que Kátia Mattoso dont il prend la succession en 2000 à Paris IV. Comme Pierre Verger l'avait fait vingt ans plus tôt, il renouvelle la vision de la traite afro-brésilienne en montrant que les phénomènes entrevus par son aîné (l'établissement de relations directes entre le Nordeste brésilien et l'Afrique de l'Ouest au détriment de la métropole portugaise) ont trouvé leur pleine réalisation dans les échanges qui s'installent plus au sud entre Rio de Janeiro et les colonies d'Afrique centrale. De plus, il en fait un élément décisif de la construction de la nation, dès l'époque coloniale. Cette œuvre décisive, citée par tous les chercheurs travaillant sur l'esclavage, continue à être ignorée des éditeurs français². Après eux, plusieurs chercheurs brésiliens vinrent en France préparer un doctorat (en particulier sous la direction de Mattoso)³.

¹ Kátia de Queirós Mattoso écrit sous la direction de François Crouzet une remarquable monographie de Salvador au XIX^e siècle, caractéristique de l'approche sérielle qui prévaut en France à cette époque. La recherche sera jalonnée par la publication de trois livres qui en marquent les grandes étapes : *Bahia: a cidade do Salvador e seu mercado no século XIX*, São Paulo, HUCITEC et Salvador, SMEC, 1978 ; *Família e sociedade na Bahia do século XIX*, Salvador, Corrupio, 1988 ; *Bahia século XIX: uma Província no Império*, São Paulo, Nova Fronteira, 1992.

² *O trato dos viventes: Formação do Brasil no Atlântico Sul, séculos XVI e XVII*, São Paulo, Companhia das Letras, 2000.

³ Peu des doctorants brésiliens de Kátia Mattoso ont en fait travaillé sur l'esclavage en dehors d'Ubiratan Castro de Araújo (1992), Maria Inês Cortes de Oliveira (1992) et Claudia Andrade dos Santos (1999).

De cette grande époque d'une histoire de l'esclavage brésilien qui s'élaborait en partie en Europe, il ne reste dans les rayons des librairies françaises que l'ouvrage – certes essentiel pour le débat historiographique – de Kátia Mattoso et le petit livre, déjà vieilli du fait de ses engagements idéologiques peu nuancés, de Mário José Maestri Filho, un chercheur brésilien formé à Louvain et spécialiste des terres *gaúchas* du sud-est : *L'Esclavage au Brésil*¹.

Pourtant, la recherche brésilienne sur l'histoire de l'esclavage au Brésil est devenue aujourd'hui irremplaçable non seulement pour les brésilianistes mais aussi pour tous ceux qui s'intéressent à l'esclavage dans d'autres aires ou qui souhaitent aborder cette question de manière comparative. Les Américains l'ont bien compris. Non seulement ils invitent de jeunes historiens brésiliens à faire leurs études doctorales aux USA ou au Canada, mais, au-delà, ils leur offrent des postes dans leurs universités. Et, surtout, ils traduisent bien plus vite qu'en France les œuvres décisives produites à São Paulo, Rio de Janeiro, Campinas, Salvador, Belo Horizonte ou Recife. Il est vrai que la recherche brésilienne sur l'histoire de l'esclavage a toujours été en dialogue avec la recherche nord-américaine qui, elle-même, a produit quelques-uns des meilleurs spécialistes de ce champ² dont certains se sont installés dans les universités brésiliennes³.

Les conséquences en France et dans la francophonie sont dramatiques. L'une des synthèses récentes sur l'histoire mondiale de la traite, celle-là même qui a été, par les débats publics qu'elle a suscités, à l'origine d'une relance de l'histoire des esclavages dans nos universités, ignore tout (ou

¹ Paris, Karthala, 1992. Mário Maestri qui faisait ses études au Chili quitte le pays en 1973, au moment de la dictature, pour l'Université catholique de Louvain où il reprend sa formation universitaire jusqu'à la thèse « O escravo no Rio Grande do Sul » qu'il soutient en 1980. Revenu au Brésil, il enseigne dans diverses universités avant de s'installer à l'université de Passo Fundo dans le Rio Grande do Sul. Le livre publié en France reprend un ouvrage publié en portugais en 1987 (*Breve história da escravidão*, Porto Alegre, Mercado Aberto, 1987) qui se caractérisait par un ancrage fortement idéologisé.

² Entre autres et par ordre alphabétique : Bert Barickman (University of Arizona), Laird Bergad (CUNY), Kim D. Butler (Rutgers), Robert Edgar Conrad (University of Pittsburgh), Warren Dean (NYU), Carl N. Degler (Stanford University), Seymour Drescher (University of Pittsburgh), Thomas Flory (University of California), Dale Graden (University of Idaho), Richard Graham (University of Texas), Sandra Lauderdale Graham (University of Texas), Kathleen Higgins (University of Iowa), Thomas H. Holloway (University of California), Mary C. Karasch (Oakland University), Elizabeth W. Kiddy (Albright College), Herbert S. Klein (Columbia University), Hendrick Kraay (University of Calgary), Elizabeth Anne Kuznesof (University of Kansas), Colin M. MacLachlan (Tulane University), Mary Ann Mahoney (Central Connecticut State University), Jeffrey D. Needel (University of Florida), A. J. R. Russel-Wood (Johns Hopkins University), Stuart B. Schwartz (Yale University), Stanley J. Stein (Princeton University).

³ Notamment à l'Unicamp avec Peter L. Eisenberg, John M. Monteiro et Robert W. Slenes.

presque) de la plus importante bibliographie – celle produite au Brésil – sur une société esclavagiste majeure du fait de sa durée et de la quantité des personnes déplacées¹.

Le Brésil est en effet le dernier pays du monde occidental à avoir aboli l'esclavage, le 13 mai 1888, et le Portugal l'un des premiers empires européens à en avoir fait l'instrument privilégié de la colonisation du monde atlantique. Les colons qui débarquèrent au Brésil dans les années 1530 pour y installer les plantations de canne à sucre et les moulins qui avaient été expérimentés avec succès dans l'île de Madère se tournèrent d'emblée vers la main d'œuvre servile pour défricher les terres et les cultiver. Les populations natives fournirent les premiers contingents d'esclaves. Pourtant, très vite, le calcul se révéla mauvais. Les épidémies venues d'Europe décimaient d'autant plus les Indiens qu'ils étaient rassemblés. Les missions jésuites arrivées avec les premiers colons avaient d'autres projets pour les autochtones : ils liaient leur conversion à leur déculturation et celle-ci à leur transformation en paysans salariés plutôt qu'en esclaves. Les Tupi-Guarani eux-mêmes s'intégraient mal au travail agricole qu'ils concevaient comme une activité de subsistance réservée aux femmes². Bons guerriers, ils n'hésitaient pas à se révolter ou à attaquer les plantations européennes. Aussi, lorsque la Couronne portugaise, pour satisfaire la Compagnie de Jésus, réglementa de façon très stricte la réduction à l'esclavage des Indiens du Brésil, on se tourna vers le transfert de captifs africains d'une rive à l'autre de l'Atlantique, investissement dont les jésuites ne furent pas les derniers à tirer profit³. Les bénéfices confortables tirés des plantations firent le reste. Dès 1570, les premiers bateaux de traite arrivèrent au Brésil. Ils ne cessèrent plus jusqu'en 1850, date à laquelle le transfert transatlantique des captifs sur le territoire de l'Empire fut définitivement interdit. Entre ces deux dates, quatre à cinq millions d'Africains ont été déportés pour travailler et vivre comme esclaves dans les plantations, les mines et les villes du Brésil⁴.

¹ Il s'agit de l'ouvrage d'Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les Traités négrières. Essai d'histoire globale* (Paris, Gallimard, 2004) qui, en ce qui concerne l'historiographie brésilienne, y compris celle qui a été publiée ou traduite en français ou en anglais, ne s'appuie que sur la thèse française et quelques articles de L. P. de Alencastro et ignore P. Verger alors qu'il emprunte le titre de son grand ouvrage (*Flux et reflux de la traite des Nègres...*) pour l'une de ses parties (« Flux et reflux des traites négrières »).

² Ils avaient été par contre d'efficaces bûcherons lorsque, dans la première phase d'exploitation du continent nouvellement découvert, les Européens se contentaient de leur demander de préparer les cargaisons de « bois de braise » (*pau-brasil*) que les bateaux venaient charger en échange d'outils métalliques ou de produits artisanaux européens.

³ Voir dans cet ouvrage la contribution de Carlos Zeron.

⁴ Les données sur la traite esclavagiste ont commencé à être collectées de manière systématique par Philip D. Curtin (*African Slave Trade: a Census*, Madison, Wisconsin University Press, 1969). David Eltis a proposé quelques révisions dans *Economic Growth*

L'un des meilleurs spécialistes, non brésilien, de l'esclavage colonial portugais rappelait en 1988 qu'il n'est pas possible d'écrire une page de l'histoire brésilienne sans que la question de l'esclavage ne s'invite dans le débat¹. Pourtant, l'histoire proprement dite de l'institution esclavagiste et de ses effets sur la vie du pays ou sur celle des hommes et des femmes libres ou serviles qui y habitaient a été relativement tardive. Toutefois, dès qu'elle est devenue un enjeu central du débat intellectuel, mais aussi du débat politique et mémoriel – essentiellement à partir des années 1970 alors que le Brésil subissait encore la dictature militaire instaurée en 1964 – rien n'a plus arrêté la boulimie de recherche et l'intensité des débats qui caractérisent aujourd'hui encore ce pan extrêmement riche de la vie universitaire brésilienne. Vouloir en faire un bilan exhaustif serait présomptueux. La dernière synthèse, publiée en anglais par deux éminents spécialistes de démographie historique de l'esclavage, qui cite plus de cinq cent titres (livres et article) dans sa bibliographie ne s'y essaie pas, se contentant de renvoyer le lecteur à une vision dépassionnée et cumulative du champ historiographique². Je garderais ici la même prudence, du moins en ce qui concerne la période la plus récente – et aussi la plus prolifique – qui commence avec l'essaimage dans tout le pays des étudiants formés dans les cinq ou six écoles doctorales qui avaient mené le débat jusqu'à la fin des années 1990 à São Paulo, Rio de Janeiro, Salvador, Belo Horizonte ou Campinas. Pour offrir un contexte historiographique adéquat aux lecteurs français des contributions qui suivent, je me contenterai de rappeler ici la manière dont est né au Brésil le débat sur l'histoire de son esclavage et le processus par lequel les chercheurs, en dialogue avec la réflexion internationale (particulièrement celle qui se menait parallèlement aux États-Unis), ont constitué le très riche champ

and the Ending of the Transatlantic Slave Trade (New York, Oxford University Press, 1987). L'ensemble des matériaux disponibles est aujourd'hui rassemblé dans une base de donnée accessible en ligne : *The Trans-Atlantic Slave Trade Database* (<http://www.slavevoyages.org>). Sur cette documentation exceptionnelle, voir *Extending the Frontiers: Essay on the New Trans-Atlantic Slave Trade Database*, sous la dir. de David Eltis et David Richardson, New Haven, Yale University Press, 2008. Une synthèse des données a été récemment publiée sous la forme d'un atlas analytique par David Eltis et David Richardson (*Atlas of the Transatlantic Slave Trade*, New Haven, Yale University Press, 2010).

¹ Stuart B. Schwartz, « Recent Trends in the Study of Slavery », *Luso-Brazilian Review*, 25, 1, 1988, p. 1-25.

² Herbert S. Klein & Francisco Vidal Luna, *Slavery in Brazil*, *op. cit.* Les auteurs écrivent dans leur préface : « Aux côtés des classiques études politiques et sociales de l'école de Bahia, ont émergé maintenant le travail quantitatif original de l'école d'histoire économique de São Paulo, ceux de la démographie historique de Minas Gerais et de l'histoire sociale de Rio de Janeiro. Bien que certains historiens locaux aient travaillé de manière isolée sur tel ou tel thème, il y a de plus en plus de fertilisations croisées, avec des historiens bahianais utilisant des modèles paulistes et des Paulistes répliquant les recherches cariocas. » (p. ix, trad. J. H.).

historiographique qui est aujourd'hui en plein développement et dont nous essayons de donner dans cet ouvrage quelques exemples choisis parmi les plus déterminants¹.

Avant ou après la traite atlantique : l'Indien et le Noir dans l'historiographie brésilienne

Les intellectuels et les chercheurs brésiliens n'ont pas véritablement abordé le dossier de l'esclavage avant une période assez récente. Lors de sa création, en 1838, l'Institut historique et géographique brésilien (IHGB) qui s'était donné pour programme d'écrire l'histoire du Brésil, se souciait de la place que pourrait y occuper l'Indien plutôt que de du rôle qu'y tiendrait l'esclave africain². Au XIX^e siècle, la question de l'esclavage, pourtant au cœur de tous les débats, n'avait véritablement été un champ d'étude que pour les juristes confrontés à la difficulté d'écrire un code civil propre au Brésil. Les trois volumes du juriconsulte et abolitionniste Agostinho Marques Perdigão Malheiro, *Escravidão no Brasil: ensaio histórico, jurídico e social*, publiés en 1866 sont longtemps restés l'une des rares synthèses disponibles³.

Avec l'abolition, c'est à « l'homme noir » que l'on s'intéresse plutôt qu'à l'ex-esclave. La société post-esclavagiste brésilienne se demandait que faire de la part africaine dont elle était composée, comment se préserver de ses « tares » supposées. Raimundo Nina Rodrigues avait posé la question à la faculté de médecine de Salvador, dans une perspective qui ne s'était pas émancipée de nombre des stéréotypes du racisme pseudo-scientifique en train de naître⁴. Pourtant, très vite, le ton a changé et, dès

¹ Je n'ai pas essayé de reconstituer une bibliographie. Elle est trop ample pour être donnée ici sauf à faire des choix drastiques et forcément subjectifs. On se reportera à la bibliographie générale de Joseph C. Miller qui est parfaitement à jour jusqu'en 1996 en ce qui concerne la production brésilienne et brésilianiste : *Slavery and Slaving in World History. A bibliography*, vol. 1, 1900-1994, New York, Krauss International Publisher, 1993 ; vol. 2, 1992-1996, New York, M. E. Sharpe, 1999. Pour les années suivantes, voir dans la revue *Slavery and Abolition* l'Annual Bibliographical Supplement paraissant chaque année dans le dernier numéro.

² Sur l'Institut et son projet d'histoire du Brésil il y a maintenant une abondante bibliographie en portugais. En français, voir Temistocles Cezar, « Anciens, Modernes et Sauvages, et l'écriture de l'histoire au Brésil au XIX^e siècle. Le cas de l'origine des Tupis », *Anabases*, v. 8, 2008, p. 43-65.

³ Perdigão Malheiro, *Escravidão no Brasil: ensaio histórico, jurídico e social*, Rio de Janeiro, Typographia Nacional, 1866 (éd. *fac simile* en 2 vol. São Paulo, Edições Cultura, 1944). Sur les difficultés juridiques d'inscrire l'esclavage dans le code civil brésilien, voir dans ce volume : Keila Grinberg, « Esclavage, citoyenneté et élaboration du code civil au Brésil (1855-1917) ».

⁴ Raimundo Nina Rodrigues a publié en français à Salvador son premier grand livre d'anthropologie, *L'Animisme fétichiste des nègres de Bahia* (Reis e Comp., Salvador, BA, 1900), mais son œuvre majeure *Os Africanos no Brasil* (Companhia Editora Nacional, São

les années 1920, des voix se sont élevées au Brésil pour ridiculiser les pseudo-évidences du déterminisme racial (ou géographique).

À Salvador, Arthur Ramos¹, avait succédé à son maître, Nina Rodrigues, et réinterprétait le « primitiviste » de l'anthropologie naissante dans une perspective culturaliste : les stigmates résiduels de l'esclavage n'étaient pas inscrits dans la « race » africaine mais dans les modes de vie de ceux qui avaient été faits esclaves ou en descendaient. À Recife, Gilberto Freyre, son quasi-contemporain, issu d'une longue lignée de maîtres de moulins à sucre du Pernambuco, lui avait emboîté le pas mais, cette fois, en portant immédiatement le débat bien au-delà des frontières nationales. Contrairement à Ramos, il s'était expatrié pour ses études et avait choisi les États-Unis – le Texas d'abord, l'université de Columbia à New York ensuite – pour se doter d'une solide formation sociologique et anthropologique, notamment dans l'entourage de Franz Boas. Il avait découvert là une société post-esclavagiste installée dans l'apartheid le plus rigoureux, contre laquelle l'anthropologue américain et ses élèves affutaient leurs arguments, mais il n'était pas venu les mains vides². Il avait apporté au débat son intime connaissance de la société brésilienne nordestine dont les élèves de Boas s'étaient aussitôt emparés. Rentré au Brésil après deux voyages en Europe (dont un, durant le coup d'état de 1930, avait été un exil forcé), il publie en 1933 le livre qui crée une rupture décisive dans la manière d'envisager la question raciale au Brésil : *Casa-grande e senzala*³. Il y reprend les thèses de Ramos (les prétendues « tares » des noirs brésiliens sont les conséquences de leur expérience douloureuse d'une société esclavagiste), mais il y ajoute une explication anthropologique qui rend compte des vices tout comme des vertus de cette société : l'homme et la femme brésiliens, blancs ou noirs, sont le fruit d'un ordre social – l'ordre patriarcal – qui s'est forgé dans la plantation

Paulo, 1922) ne paraîtra qu'après sa mort, survenue à Paris en 1904 à l'occasion d'un congrès médical.

¹ Arthur Ramos se fait mondialement connaître avec *O Negro Brasileiro: etnografia religiosa e psicanálise*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1934. Lui aussi meurt prématurément en 1949 à Paris où il dirigeait le département des sciences sociales de l'UNESCO. C'est en français que son livre posthume, *Le Métissage au Brésil* (Paris, Hermann et Cie. Éditeurs, 1952), avait été publié.

² Thomas Skidmore, dans son éclairante étude de la genèse de la pensée de Freyre aux États-Unis, fait remarquer que de nombreuses idées importantes de son œuvre à venir sont déjà en germe dans sa dissertation de master à Columbia University (Thomas E. Skidmore, « Raízes de Gilberto Freyre », *Journal of Latin American Studies*, 34, 1, février 2002, p. 1-20).

³ *Casa-grande e senzala: formação da família brasileira sob o regime de economia patriarcal*, Rio de Janeiro, Maia e Schmidt, 1933. L'ouvrage de Gilberto Freyre a été tardivement mais fantastiquement traduit en français par Roger Bastide sous le titre *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, op. cit., précédé d'une préface éblouie de Lucien Febvre.

sucrière coloniale, plus précisément dans sa « grande maison » où cohabitaient intimement maître et esclaves. De cette rencontre sont nés le métissage, si caractéristique de la société brésilienne, que Freyre perçoit comme une chance et non comme une dégradation des « races » qui le forgent, mais aussi une modalité des relations interraciales moins dure que celle qui sévit dans les autres empires coloniaux. Le colon portugais, soutient-il, ne refusait pas de voir dans l'esclave l'être humain qui avait été asservi, il ne confondait pas son statut de bien négociable et la race qu'il lui attribuait. Si la violence propre aux sociétés esclavagistes sévissait aussi au Brésil, elle ne débouchait pas obligatoirement sur une relégation de l'ex-esclave ou de son descendant dans une catégorie sociale dévalorisée et immuable, elle n'interdisait pas qu'une « démocratie raciale » s'y soit progressivement installée au rythme des affranchissements largement accordés, des abolitions progressives du XIX^e siècle et de l'émancipation générale du 13 mai 1888.

En reformulant ainsi la problématique de la société post-esclavagiste brésilienne, Freyre offre un terrain comparatif aux chercheurs états-uniens qui, dans le sillage de Boas, interrogent les blocages de la question raciale dans leur propre pays. Plusieurs d'entre eux vont s'en emparer dans les années qui précèdent et suivent la deuxième guerre mondiale. C'est le cas de Franklin Frazier et de Melville Herskovits, par exemple, qui choisissent le Brésil pour y tester leurs interprétations contradictoires des cultures noires post-esclavagistes, le premier ne voyant qu'anomie dans les structures familiales afro-brésiennes de Salvador, le second y reconnaissant les vestiges des cultures africaines, mais l'un et l'autre regardant la société métissée de la baie de Tous les Saints au travers des images de Freyre¹. C'est encore plus nettement le cas de Frank Tannenbaum lorsqu'il imagine son modèle dichotomique des sociétés post-esclavagistes catholiques et protestantes pour opposer le métissage qui caractérise les premières et la ségrégation qui sévit dans les secondes².

¹ Franklin E. Frazier, « The Negro Family in Bahia, Brazil », *American Sociological Review*, 7, 4, p. 465-478 ; Melville J. Herskovits, « The Negro in Bahia, Brazil: a problem of method », *American Sociological Review*, 8, 1943, p. 394-402 (suivi d'une réponse de Franklin Frazier, p. 402-404). *Afro-Ásia*, une nouvelle revue africaniste bahianaise créée en 1965, republie la conférence inaugurale des enseignements de la faculté de philosophie de l'Université fédérale de Bahia, prononcée par Herskovits en 1942, la considérant comme un texte fondateur : « Pesquisas etnológicas na Bahia », *Afro-Ásia*, 4-5, 1967, p. 89-106.

² Frank Tannenbaum, *Slave and Citizen*, New York, Beacon Press, 1947. L'auteur cite Freyre dès la première page de son texte. Carl Degler en reprendra la problématique vingt-cinq ans plus tard en la fondant sur une enquête de terrain au Brésil pour valider les conclusions les plus importantes de son aîné, en dépit des contestations soulevées tant aux USA qu'au Brésil (Carl N. Degler, *Neither Black nor White: Slavery and Race Relations in Brazil and the United States*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1971).

Le succès de la thèse de Freyre est tel que l'UNESCO tentera de la faire valider scientifiquement après la deuxième guerre mondiale, dans le cadre de ses programmes contre le racisme, sous l'autorité de l'anthropologue suisse Alfred Métraux. Il est vrai que, depuis 1949, le département de sciences sociales de l'institution internationale était dirigé par Ramos qui avait mené tout au long de la guerre une lutte infatigable contre les idées nazies. La très freyrienne étude de Donald Pierson, *Negroes in Brazil*¹, fut choisie comme base de la recherche qui se déroula en 1950 et 1951 dans diverses régions et découvrit que le Brésil connaissait d'autant plus le racisme qu'il était plus urbain et ouvrier. Dans un rapide article de conclusion destiné aux lecteurs du *Courrier de l'Unesco*, Métraux ne s'éloigna cependant pas radicalement des idées de Freyre, même s'il en nuança les assurances en ajoutant un point d'interrogation à la fameuse expression du, maintenant, vieil homme de Recife : « Brazil: land of harmony for all races? »².

On ne peut toutefois limiter la production historiographique brésilianiste des années 1950 au débat sur la question raciale suscité par l'œuvre de Freyre. Des historiens états-uniens se sont aussi engagés dans une étude serrée des économies agraires qui se sont développées au Brésil selon d'autres modes que ceux de la plantation coloniale nord-américaine. Le cycle tardif du café a bien évidemment retenu l'attention : le travail de Stanley J. Stein sur la vallée du Paraíba va devenir un modèle pour plusieurs générations de chercheurs qui, comme lui, tenteront de comprendre les formes de transition entre esclavage et travail libre. Dans le même esprit, dans les années 1970, la monographie de Warren Dean sur Rio Claro dans la province pauliste deviendra aussi un exemple³.

L'école de São Paulo : une sociologie de l'esclavagisme comme mode de production

Au Brésil, ce fut cependant le débat sur la question raciale qui constitua le premier terreau de la recherche sur l'esclavage. Parmi les sociologues recrutés par Métraux pour enquêter à São Paulo se trouvait un jeune professeur de l'Université de São Paulo (USP), Florestan Fernandes. Il avait été l'élève des universitaires français qui avaient participé en 1934 à la fondation de la faculté de Philosophie, sciences et lettres de l'USP et notamment de Roger Bastide. Le maître et le disciple se réunirent pour

¹ Donald Pierson, *Negroes in Brazil*, Chicago, University of Chicago Press, 1942.

² Alfred Métraux, « Brazil: Land of Harmony for All Races? », *Courier*, 4, 4, April 1951, p. 3.

³ Stanley J. Stein, *Vassouras, a Brazilian Coffee County 1850-1900*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1957. Warren Dean, *Rio Claro: a Brazilian Plantation System, 1820-1920*, Stanford, Ca., Stanford University Press, 1976.

signer en 1955 le rapport d'enquête commandé par l'UNESCO¹. Dans l'introduction, Roger Bastide bat en brèche l'hypothèse initiale : dans la société *paulista* où convergent un monde ancien en voie de disparition et un monde neuf qui n'a pas connu l'esclavage, le préjugé de couleur n'a pas été effacé, il a simplement changé de fonction. L'idéologie raciste avait permis de justifier autrefois le travail servile des Africains, elle essentialise maintenant les hiérarchies d'une société de classe. En 1958, dans la préface à la 2^e édition, Florestan Fernandes revient à la charge de manière plus précise :

« En somme, les enquêtes sociologiques prouvent que le "Blanc" tend à apprécier son comportement de manière très indulgente, comme s'il lui était possible de réduire le "Noir" en esclavage et de se préserver de la dégradation des mœurs engendrées par ce même esclavage. Et, là où l'ordre traditionnel se désagrège le plus rapidement, le "Noir" tend à se représenter de manière plus réaliste la nature des obstacles qu'il doit affronter socialement². »

Ainsi, Freyre lui-même devient un exemple du stéréotype du *preconceito de cor* (préjugé de couleur).

Florestan Fernandes ne s'arrête pas là. Il met ses propres étudiants au travail pour radicaliser la critique à partir d'enquêtes de terrain et de recherches historiques. Parmi eux, Fernando Henrique Cardoso – le futur président de la République – est chargé du Rio Grande do Sul et Otávio Ianni du Paraná. L'un et l'autre cherchent dans le passé des sociétés contemporaines les spécificités qui s'y manifestent. Lorsque leur thèse paraît, en 1962, le Brésil dispose d'une première base historiographique pour enfin penser l'esclavage, même si elle a été produite dans le champ de la sociologie³. Le but des auteurs est de caractériser l'esclavagisme (l'*escravatura*) comme un mode de production et comme une organisation sociale dans une perspective où le marxisme sert de matrice interprétative⁴. Dès lors, les singularités de la société brésilienne ne s'expriment plus en termes moraux ou psychologiques mais en termes économiques. L'esclavage n'a pas empêché la naissance d'un capitalisme agraire dans le système colonial mercantile, mais il est entré en

¹ UNESCO & Anhembi, *Relações raciais entre negros e brancos em São Paulo, ensaio sociológico sobre as origens, as manifestações e os efeitos do preconceito de cor no município de São Paulo, sob a direção dos professores Roger Bastide e Florestan Fernandes*, São Paulo, Editora Anhembi, 1955. Fernandes avait commencé à travailler sur le même thème pour l'éditeur Anhembi. Les deux projets avaient été réunis.

² Roger Bastide & Florestan Fernandes, *Branços e negros em São Paulo*, rééd. São Paulo, C^{ia} Editora Nacional, 1959 (trad. J. H.).

³ Fernando Henrique Cardoso, *Capitalismo e escravidão no Brasil meridional. O Negro na sociedade escravocrata do Rio Grande do Sul*, São Paulo, Difusão européia do livro, 1962 ; Otávio Ianni, *As metamorfoses do escravo. Apogeu e crise da escravatura no Brasil meridional*, São Paulo, Difusão européia do livro, 1962.

⁴ Le débat porte sur la qualification du mode de production : féodal, semi-féodal, capitaliste ou sui-generis.

contradiction avec lui. En conséquence, l'abolition a été portée moins par l'action des hommes que par la désagrégation du système. Pour Cardoso, la relation de l'esclave à son maître était un processus de domination « de forme pure¹ » qui interdisait toute autonomie. Pour Ianni, si le système « en plein fonctionnement » s'autorégule de manière à vouer à l'échec toute rébellion, lorsqu'il se délite, il offre aux dominés la possibilité d'occuper de nouveaux espaces : l'esclave devient un Noir ou un Mulâtre, il devient un citoyen². Comme l'écrira quelques années plus tard Stuart Schwartz³, cette génération s'intéressait moins aux esclaves qu'à l'esclavage, particulièrement lorsque, face à la modernité économique qu'incarnait l'Europe, il n'était plus qu'un archaïsme.

Dans les deux cas, la démonstration est faite à partir d'une large base documentaire. Certes, il s'agit surtout de sources imprimées (journaux, publications officielles du gouvernement de la province, récits de voyageurs, correspondances d'hommes politiques, etc.)⁴ mais elles sont rassemblées et mises en ordre d'une toute autre manière que Freyre ne l'aurait fait. Richard Graham qui, depuis les États-Unis, dresse un premier bilan historiographique en 1970 ne s'y trompe pas : avec cette nouvelle génération, la recherche historique a fait un pas décisif⁵ et l'esclavage est au centre de ses préoccupations. Au « groupe de São Paulo » qui se constitue autour de ces jeunes chercheurs s'associe bientôt une historienne en la personne d'Emília Viotti da Costa qui publie sa thèse quatre ans après ses deux collègues⁶. Elle aussi n'a de cesse de dénoncer les illusions de Freyre, et, comme ses prédécesseurs, elle est d'abord intéressée par les

¹ « L'esclavage est un système de domination dans lequel transparait sous une forme pure la relation qui existe, obscurcie, en d'autres système sociaux fondés sur la superposition de classes porteuses d'intérêts antagonistes : l'intégration du système se maintient par l'exercice de la violence », (F. H. Cardoso, *Capitalismo e escravidão...*, *op. cit.*, p. 313, trad. J. H.).

² « Quand [l'esclave] acquiert les premiers éléments d'une conscience sociale, historique, qui caractérise la condition d'esclave, à l'instant même il cesse d'en être un. » (O. Ianni, *As metamorfoses do escravo...*, *op. cit.*, p. 279, trad. J. H.).

³ Stuart B. Schwartz, « Recent Trends... », *op. cit.*, p. 2.

⁴ Au détour d'une note, Cardoso écrit : « Le relevé systématique des inventaires et testaments des propriétaires d'estancias gauchos pourrait apporter beaucoup à la compréhension de l'activité et de l'organisation des estancias. Malheureusement, cette documentation git inédite dans les archives. » (F. H. Cardoso, *Capitalismo e escravidão...*, *op. cit.*, p. 64, note 49, trad. J. H.). En fait les seuls matériaux archivistiques utilisés par les deux auteurs sont ceux qui ont été publiés dans les revues des grands dépôts brésiliens.

⁵ « Une rigoureuse méthodologie historique fait contraste avec l'amateurisme débraillé de la plupart de ceux qui, jusque-là, avaient cultivé le jardin de l'histoire. Maintenant, ils critiquent les sources et font un usage attentif des matériaux imprimés ou manuscrits de l'époque. » (Richard Graham, « Brazilian Slavery Re-Examined: A Review Article », *Journal of Social History*, 3, 4, 1970, p. 431-453, trad. J. H.).

⁶ Emília Viotti da Costa, *Da senzala à colônia*, São Paulo, Difusão Européia do Livro, 1966.

transitions. Si elle choisit la région caféière de São Paulo comme champ d'enquête, c'est parce qu'elle peut y comparer deux zones aux histoires et aux destins antagonistes : d'une part, la vallée du Paraíba tôt entrée dans la caféiculture et héritière de l'économie de plantation traditionnelle avec une forte introduction d'esclaves de traite, d'autre part, le centre et l'est de la province pauliste qui ne se développent que dans la deuxième moitié du siècle sur un modèle moderne et mécanisé et où se mêlent travailleurs venus d'Europe et esclaves créoles importés du Nordeste. La résistance des planteurs esclavagistes à l'appel d'une économie capitaliste ou, au contraire, les choix des nouveaux industriels du café pour des modes de production plus efficaces sont au cœur de son questionnement. Il n'en reste pas moins que la partie centrale de sa thèse donne une nouvelle description de la société esclave au XIX^e siècle et constitue une première synthèse dans l'historiographie brésilienne. Elle y oppose l'esclave urbain et l'esclave de plantation, elle y décrit les relations de domination et leur violence et, surtout, fait une place aux diverses formes de contestation de l'ordre esclavagiste : rébellions, fuites, organisation de *quilombos* (communautés d'esclaves marrons), assassinats de contremaîtres ou de propriétaires. Toutefois, elle n'y lit pas le frémissement d'une prise de conscience qui pourrait conduire à une révolte organisée dont le modèle restera pour elle celle de Demerara en Guyane britannique (1823)¹. Il s'agit plutôt de réactions individuelles produites par la désagrégation d'un système économique et social qui s'accélère lorsque sont confrontés travail libre et travail esclave et, surtout, lorsque les idées abolitionnistes progressent et font naître dans la population libre, y compris blanche, une certaine sympathie pour ceux qui refusent une condition de plus en plus souvent jugée inhumaine et dégradante. Sa lecture des sources reste, aujourd'hui encore, exemplaire. On peut y découvrir en filigrane la plupart des thématiques qui seront exploitées et mises en lumière par la génération qui suivra.

¹ L'historienne écrit un magnifique livre sur la révolte de Demerara – l'une des plus importantes après la révolution haïtienne et l'insurrection de Jamaïque – après un long silence dû à son expulsion de l'USP et à son émigration aux USA (*Crowns of Glory, Tears of Blood. The Demerara Slave Rebellion of 1823*, Oxford, UK, New York, Oxford University Press, 1994, trad. port. : *Coroas de glória, lágrimas de sangue: a rebelião dos escravos de Demerara em 1823*, São Paulo, Companhia das Letras, 1998). Elle y fait un bilan lucide de l'évolution de l'historiographie dans son pays et plaide pour une articulation des nouvelles approches avec l'analyse structurale des sociétés qu'elle juge irremplaçable. Le compte rendu qu'en donne João J. Reis dans *Afro-Ásia* (21-21, 1998-99, p. 382-388) lors de la parution de la traduction portugaise est très éclairant sur le débat qui s'est noué à la même époque entre les historiens brésiliens de l'esclavage et leur grande aînée (cf. E. V. da Costa, « Novos públicos, novas políticas, novas histórias: do reducionismo econômico ao reducionismo cultural: em busca da dialética », *Anos 90*, 10, 1998, p. 7-22).

Richard Graham souligne la clairvoyance de l'historienne et appelle de ses vœux un prolongement de son travail. Si, comme elle, il continue à penser que les mythes de l'esclavage suave doivent être encore dénoncés, il suggère de s'armer d'instruments plus fiables, en particulier d'une démographie historique digne de ce nom, dont les sources lui paraissent être à portée de main. Il ajoute par ailleurs que l'on ne comprendra ce que sont les relations raciales dans le Brésil contemporain que si l'on met en lumière ce que fut la vie des libres et des affranchis à l'époque de l'esclavage. Avec beaucoup de lucidité, il dessine en creux ce que seront les recherches majeures des années 1970 et 1980.

Une histoire des esclaves : les années 1970-1980

L'un des paradoxes de cette période est que la réforme universitaire de 1968, au pire moment des « années de plomb » de la dictature militaire, va pousser les meilleurs professeurs de São Paulo à l'exil – Fernandes, Cardoso, Ianni, Viotti font partie de la liste des soixante-dix exclus de 1969 – mais va, en même temps, jeter les germes d'une modernisation des cursus et, plus particulièrement, d'une post-graduation (*mestrado*¹, doctorat) qui, d'une certaine manière, professionnalisera la recherche historique au Brésil. En fait, c'est avec les années d'ouverture (à partir de 1976) que le système devient productif. En peu de temps, de nombreux mémoires de *mestrado* et thèses de doctorat vont fournir les bases empiriques d'une véritable recherche historique. L'esclavage sera l'un des thèmes privilégiés.

L'année 1988, première année d'expérimentation de la nouvelle constitution fédérale démocratique et centième anniversaire de l'abolition a permis un bilan. Cardoso, en 1962, ne trouvait que vingt-quatre ouvrages consacrés à l'esclavage au Brésil. Edison Carneiro, en 1964, en recensait soixante-dix dans sa très large bibliographie de « l'homme noir » au Brésil où les études folkloriques et ethnographiques tiennent la majeure place. Viotti parvenait à une soixantaine en 1966. Stuart Schwartz, dans son étude historiographique parue à l'occasion du centième anniversaire de 1888, en compte plus de cent².

Pour Schwartz, deux mutations majeures caractérisent la recherche, extrêmement productive, des années 1970 et 1980 : l'introduction des

¹ Le *mestrado* brésilien ressemble plus au master européen qu'à la maîtrise qui était en usage en France dans les mêmes années. Toutefois, le mémoire qui est exigé est souvent une recherche déjà aboutie que les presses universitaires ou les éditeurs privés n'hésitent pas à publier.

² F. H. Cardoso, *Capitalismo e escravidão...*, *op. cit.* ; Edison Carneiro, *Ladinos e Crioulos (Estudos sobre o negro no Brasil)*, Rio de Janeiro, Civilização brasileira, 1964 ; E. V. da Costa, *Da senzala à colônia*, *op. cit.* ; Stuart Schwartz, « Recent Trends... », *op. cit.*

méthodes quantitatives sous la double influence de l'historiographie anglophone et de l'école des *Annales*, le passage d'une étude de l'*escravismo* (comme mode de production) à l'histoire de l'*escravidão* (l'esclavage) c'est-à-dire des sociétés esclavagistes dans leur triple dimension : formes de travail, organisations sociales, pratiques culturelles. Ce qui évidemment change, c'est l'exploitation systématique des sources archivistiques qui échappent enfin au mythe longtemps entretenu de leur destruction par le ministre Rui Barbosa au moment de l'abolition¹. Les exigences de l'administration fiscale comme les pratiques notariales venues de la péninsule ibérique ont généré une documentation impressionnante. La vie des esclaves a été certainement plus souvent enregistrée que celle des hommes et des femmes libres. Certes, on a parlé ou écrit pour eux mais quelquefois, ce sont leurs voix ou leurs postures qui ont été directement retenues par la main d'un scribe. Il n'est pas étonnant que cette manne ait donné naissance à une historiographie riche et foisonnante.

Tous les domaines de la recherche historique se sont ouverts à la question de l'esclavage : histoire du droit, histoire religieuse, démographie historique, histoire économique, histoire sociale et histoire culturelle, etc. Partout des débats ont éclaté mettant aux prises des chercheurs de différentes générations ou qui entraient dans ce champ de recherche avec des cultures professionnelles contrastées. Je n'en retiendrai ici que quelques exemples parmi les plus significatifs.

Histoire économique : mode de production esclavagiste ou naissance d'une proto-paysannerie ?

En histoire économique, alors que l'on continuait à s'opposer sur la caractérisation du mode de production esclavagiste², Ciro Flamarion S.

¹ Robert, W. Slenes, « O que Rui Barbosa não queimou: novas fontes para o estudo da escravidão no século XIX », *Estudos Econômicos*, 13, 1, 1983, p. 117-150 ; « Escravos, cartórios e desburocratização: o que Rui Barbosa não queimou será destruído agora? », *Revista Brasileira de História*, 5, 10, 1985, p. 166-196. Voir aussi, pour la période coloniale, Anthony John R. Russell-Wood, « Brazilian Archives and Recent Historiography on Colonial Brazil », *Latin American Research Review*, 36, 1, 2001, p. 75-105.

² Au départ, il y a le débat entre ceux (Oliveira Vianna, Gilberto Freyre) qui voient la colonie brésilienne comme un exemple de société féodale et ceux qui, après Caio Prado Junior (*Formação do Brasil contemporâneo : Colônia*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1953) y décèlent tous les signes d'un mode de production capitaliste plus ou moins avancé. La thèse de Fernando A. Novais soutenue en 1973 à l'USP mais publiée six années plus tard (*Portugal e Brasil na crise do antigo sistema colonial (1777-1808)*, São Paulo, Editora Hucitec, 1979) en est l'exemple le plus abouti. Il détaille le modèle mercantiliste colonial qui entre en crise dans l'empire portugais à la fin du XVIII^e siècle et inscrit l'esclavage dans le processus d'accumulation primitive du capital (comme force de travail et comme marchandise de traite). S'y oppose, entre autres, Jacob Gorender qui propose

Cardoso¹ ouvrait un front inédit au Brésil en montrant que les esclaves avaient rapidement été plus qu'une force de travail intégralement exploitable et étaient devenus des éleveurs de petit bétail et des producteurs de cultures vivrières sur les minuscules lots de terre qui leur étaient alloués. Cette activité implantée au cœur même de la plantation-usine mercantiliste procurait à l'esclave sa subsistance de manière moins aléatoire que l'intendant du domaine mais, dans certains cas, était vendue sur les marchés et transformée en un maigre capital financier pouvant servir à un affranchissement. Ce que Ciro Cardoso, après Tadeusz Lepkowski appelait la *brecha camponesa* (*peasant breach*) ou, avec Sidney Mintz, la « proto-paysannerie », et dont les matériaux empiriques avaient été mis à jour par Stuart B. Schwartz², est un bon exemple des déplacements historiographiques qui s'opèrent dès les années 1970. De nouvelles questions sont posées et, surtout, de nombreux jeunes chercheurs sont disponibles pour en vérifier la pertinence sur l'ensemble du territoire. À cet égard, l'Universidade Federal Fluminense (UFF) à Niterói devient une pépinière. Ciro Flamarion Cardoso s'y est installé en 1979. Il y a retrouvé la grande historienne économiste Maria Yedda Leite Linhares, mise à la retraite d'office en 1969 avant d'être réintégrée par la loi d'amnistie en 1980. Tous deux accueillent de jeunes et talentueux chercheurs qui vont se consacrer plus ou moins directement à l'histoire de l'esclavage : Ronaldo Vainfas, Hebe Maria Mattos de Castro, Sheila S. de Castro Faria, João L. R. Fragoso, Manolo G. Florentino, Francisco Carlos Teixeira da Silva entre autres. L'ouvrage collectif *Escravidão e abolição no Brasil* (Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editor, 1988) que dirige Ciro Flamarion Cardoso en 1988 donne la parole à plusieurs d'entre eux et constitue un premier bilan de « l'école fluminense ».

une révision du dogme marxiste – il s'appuie sur les relectures althussériennes du *Capital* – dans *O escravismo colonial* (São Paulo, Editora Ática 1980) et décrit un mode de production esclavagiste spécifique à la situation coloniale où l'accumulation nécessaire à la reproduction des cycles économiques passe essentiellement par l'accumulation des esclaves et du même coup gèle voire détruit une grande partie du capital disponible.

¹ Ciro Flamarion S. Cardoso a été formé à Paris X sous la direction de Frédéric Mauro avec une thèse sur l'histoire coloniale de la Guyane française soutenue en 1971 (« La Guyane française (1715-1817). Aspects économiques et sociaux. Contribution à l'étude des sociétés esclavagistes d'Amérique »).

² Ciro F. S. Cardoso, *Agricultura, escravidão e capitalismo*, Petrópolis, Vozes, 1979, chap. 4 et, pour un débat historiographique, « The Peasant Breach in the Slave System: New Developments in Brazil », *Luso-Brazilian Review*, 25, 1, 1988, p. 49-57. Sur la *brecha camponesa* voir Tadeusz Lepkowski, *Haiti*, La Havane, Casa de las Americas, 1968, 2 vol. (notamment p. 59-60) et sur la proto-paysannerie, Sidney W. Mintz, *Caribbean Transformations*, Chicago, Aldine, 1974. Stuart B. Schwartz ouvre le débat empirique avec, « Resistance and Accommodation in Eighteenth Century Brazil: The Slaves' View of Slavery », *Hispanic American Historical Review*, 57, 1, 1977, p. 69-81.

Comme le souligne malicieusement Ciro Cardoso, depuis Niterói, le comparatisme susceptible de dégager des modèles généralisables ne peut être mené à partir du seul campus de l'USP. Et effectivement, tout au long de ces années la recherche historique se relocalise sans cesse.

Démographie historique : la famille esclave réinventée

La démographie historique, particulièrement vivante durant ces deux décennies, fournit un bon exemple de cette nouvelle dynamique. Le coup d'envoi avait été donné avec la thèse de géographie de Maria Luiza Marcílio, soutenue à Rouen et publiée en France, sur la démographie de la capitale économique du Brésil¹. Autour d'elle, à São Paulo, se constitue un Centre d'étude de démographie historique de l'Amérique latine vite doublé par une structure similaire à Curitiba (UFP). Toutefois, les uns et les autres se heurtent à la difficulté de faire entrer les esclaves dans les modèles de recueil de données habituels de la démographie. Ce sont de jeunes chercheurs, Robert W. Slenes et Pedro Carvalho de Mello qui défrichent le terrain en se centrant sur la période 1872-1888 afin de profiter du premier recensement national de 1872. En fait, il a fallu aller dans le Minas Gerais pour créer une vraie démographie des esclaves. Là, en effet, le contrôle par l'état colonial de l'extraction de l'or et des pierres précieuses a généré une bureaucratie tatillonne pour laquelle les esclaves étaient le meilleur témoignage de l'activité de leurs maîtres. Certes, ce sont encore des Paulistes mais, cette fois, appartenant au département d'économie de l'USP – Iraci del Nero da Costa et Francisco Vidal Luna – qui s'emparent du chantier, mais ils forment à leurs techniques de nombreux élèves qui travaillent dans différentes régions et permettent des comparaisons. Très vite, une nouvelle vision de la population esclave devient disponible². Les démographes mettent en évidence la prédominance, dans les exploitations minières, des petits propriétaires de moins de cinq esclaves et, de manière plus étonnante encore, découvrent les mêmes ratios dans les minuscules exploitations agricoles – les *roças* – des Minas, de la province pauliste ou encore du Paraná. Ils réinterprètent le modèle latifundiaire du Nordeste en montrant que les immenses propriétés ne sont exploitées qu'en partie et avec un nombre limité d'esclaves (une soixantaine en moyenne) tant l'investissement est lourd. Ils expliquent aussi que les petits possesseurs d'esclaves se rencontrent dans toutes les classes de la société et peuvent être aussi bien blancs que

¹ Maria Luiza Marcílio, *La Ville de São Paulo. Peuplement et population (1750-1850) d'après les registres paroissiaux et les recensements anciens*, Rouen, Presses de l'université de Rouen, 1968.

² Une synthèse de ces premiers travaux se trouve dans Herbert S. Klein, « The Population of Minas Gerais: New Research on Colonial Brazil », *Latin American Population History Newsletter*, 4, 1-2, 1984 p. 3-10.

noirs, hommes ou femmes. En conséquence, la société brésilienne de la fin de la période coloniale et de l'empire est très ouverte : les chefs de famille blancs ou noirs peuvent avoir ou ne pas avoir d'esclaves et même, s'ils en ont, être obligés de travailler à leur côté... Les démographes rejettent aussi l'image d'une société esclave dans laquelle le déséquilibre hommes/femmes et la résistance des femmes à la procréation limitent les naissances et obligent à un réapprovisionnement permanent par la traite y compris illégale. En fait si, depuis longtemps, les esclaves du Brésil ont un taux de reproduction naturelle négatif, on trouve en certains lieux et en certaines périodes des situations économiques et sociales qui induisent des taux positifs semblables à ceux de la population blanche. C'est le cas, par exemple, dans le Minas Gerais de la deuxième moitié du XIX^e siècle ou dans la province pauliste avant le boom du café¹.

Dès lors le débat s'engage sur l'existence et le rôle de la famille esclave. On se souvient que Florestan Fernandes avait considéré qu'elle était pratiquement inexistante. Plusieurs travaux durant les années 1980, reviennent sur cette évidence supposée : Nizza da Silva, Nero da Costa, Gutiérrez et, plus particulièrement, Slenes. Un numéro spécial des *Estudos Econômicos* fait le point en 1987 (vol. 17, n° 2) et montre que, de même que le modèle de la plantation à régime démographique négatif n'est pas hégémonique, la femme élevant seule ses enfants ou encore la famille dissociée par les ventes successives ne sont pas les seules réalités dans un pays où l'Église a toujours lutté pour la défense du mariage religieux chez les esclaves. Le débat va rebondir dans les années 1990 lorsque l'on se demandera si la famille esclave peut être ou non considérée comme un instrument important de la résistance de la *senzala* (le quartier des esclaves et, par extension, l'atelier) à l'oppression des maîtres².

Histoire sociale : les multiples formes de la résistance des esclaves à leurs maîtres

Ce troisième type de débat, pratiquement absent des études de la première génération de chercheurs, n'a pris son importance qu'au moment où l'on a cessé de chercher à comprendre pourquoi la révolution haïtienne

¹ Une bonne synthèse des travaux démographiques des années 1980 se trouve au début d'un article plus tardif de Francisco Vidal Luna and Herbert S. Klein (« Slave Economy and Society in Minas Gerais and São Paulo, Brazil, in 1830 », *Journal of Latin American Studies*, 36, 2004, p. 1-28).

² Voir par exemple la discussion lancée par Robert W. Slenes en 1999 (*Na senzala, uma flor: esperanças e recordações na formação da família escrava – Brasil sudeste, século XIX*, Rio de Janeiro, Ed. Nova Fronteira) des propositions faites quatre ans plus tôt par Hebe Maria Mattos de Castro (*Das cores do silêncio: os significados da liberdade no sudeste escravista, Brasil século XIX*, Rio de Janeiro, Arquivo Nacional, 1995) : quel est l'impact sur la cohésion dans la famille étroite ou élargie des promesses de manumissions des propriétaires ?

avait été un hapax dans l'histoire de l'esclavage. Si les nombreuses révoltes enregistrées dans les archives brésiliennes ne se sont jamais transformées en révolution, ce n'est pas pour autant qu'elles n'ont pas été des manifestations parmi d'autres de la résistance des esclaves à leur situation.

En fait, au Brésil, c'est le grand marronnage plutôt que la révolte qui a d'abord attiré l'attention. Il est vrai qu'avec Palmares, la colonie portugaise des Amériques dispose de la première affaire sérieuse dans ce domaine. Elle n'a cessé d'être décrite et réinterprétée depuis fort longtemps. Constitué au début du XVII^e siècle dans ce qui était alors la capitainerie du Pernambuco, le *quilombo* (ou *mocambo*) de Palmares était composé de plusieurs communautés vivant de l'agriculture et organisées en une sorte de république. Lorsque la guerre entre la Hollande et le Portugal déstabilisa les grandes plantations sucrières, le *quilombo* regroupa jusqu'à plusieurs milliers d'habitants (20.000 à la fin du XVII^e siècle). Attaqué aussi bien par les Portugais que par les Hollandais, Ganga-Zumba – l'un des derniers chefs de la communauté – tenta de signer un traité de capitulation relativement avantageux avec la couronne portugaise mais Palmares fut définitivement vaincue en 1695. Ni le recours aux archives portugaises (Alves Filho) ni l'archéologie n'ont changé la vision qui en a été donnée depuis Eannes en 1938 et Carneiro en 1947¹. Il faudra attendre les années 1990-2000 et des analyses marquées au coin de l'histoire culturelle et de l'approche historiographique pour que la donne change vraiment².

¹ Sebastião da Rocha Pitta, *Historia da América Portuguesa, desde o anno de mil e quinhentos do seu descobrimento, até o de mil e setecentos e vinte e quatro*, Lisboa, Officina de Joseph Antonio da Silva, Impressor da Academia Real, 1730, livre 8, paragraphes 25-40 ; Joaquim Pedro de Oliveira Martins, *O Brasil e as colônias portuguesas*, Lisboa, Livraria Bertrand, 1880 ; Raimundo Nina Rodrigues, *Os africanos no Brasil*, São Paulo, C^{ia} Editora Nacional, 1932 ; Ernesto Ennes, *As guerras nos Palmares (subsídios para a sua historia)*, São Paulo, C^{ia} Editora Nacional, 1938 ; Edison Carneiro, *O quilombo dos Palmares*, São Paulo, C^{ia} Editora Nacional, 1958 ; Clóvis Moura, *Rebeliões da senzala : quilombos, insurreições, guerrilhas*, São Paulo, Ed. Zumbi, 1959 ; Décio Freitas, *Palmares: a guerra dos escravos*, Porto Alegre, Movimento, 1971.

² Pour le recours aux archives portugaises, voir Ivan Alves Filho, *Memorial dos Palmares*, Rio de Janeiro, Xenon, 1988. Signalons en outre l'édition par Maria Lêda Oliveira du plus ancien document disponible sur Palmares (début XVIII^e siècle) : « A primeira Rellação do último assalto a Palmares », *Afro-Ásia*, 33, 2005, p. 251-324. Un premier bilan de la réinterprétation de Palmares se trouve dans les différentes contributions de João José Reis et Flávio dos Santos Gomes, *Liberdade por um fio: história dos quilombos no Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1996 (sur l'archéologie voir la contribution de Pedro Paulo de Abreu Funari). Flávio dos Santos Gomes tente une synthèse en 2005 (*Palmares*, São Paulo, Contexto) en partie discutée par Silvia Hunold Lara dans un article en français qui insiste sur la dimension « diplomatique » de l'événement (« Marronnage et pouvoir colonial : Palmares, Cucaú et les frontières de la liberté au Pernambouc à la fin du XVII^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2007, 3, 62^e année, p. 639-662). L'un des

C'est en élargissant l'enquête au-delà de Palmares que la résistance esclave a pris toute sa dimension car le *quilombo*, dès lors, n'apparaît plus comme une exception mais comme la règle : si on le cherche dans les archives, on en trouve des manifestations sur l'ensemble du territoire. Vicente Salles (Pará), Waldemar de Almeida Barbosa (Minas Gerais), Pedro Tomás Pedreira (Bahia), Mário José Maestri Filho (Rio Grande do Sul) sont les premiers explorateurs de la généralisation de cette forme de l'opposition à l'ordre esclavagiste. Les négociations entre pouvoirs locaux et pouvoirs provinciaux pour lever les fonds et les troupes nécessaires, les rapports des chefs de milice ou des chefs militaires narrant leurs succès ou leurs échecs attendaient dans les dépôts d'archives qu'on veuille bien les exploiter¹. De même, la révolte, même si elle a été vouée à l'échec, n'en constitue pas moins une toile de fond dont les preuves se trouvent dans les procès-verbaux de police qui ne manquaient pas d'en rendre compte. Dans ce cas, c'est la continuité temporelle qui importe : jamais le mouvement ne paraît cesser. C'est à propos de la province de Bahia qu'un jeune chercheur, João José Reis commence dès la fin des années 1970 à recenser toutes les rebellions, petites ou grandes, qui se succèdent dans le Recôncavo avant de consacrer sa thèse à la plus célèbre d'entre elles, celle de Salvador en 1835, plus connue sous son nom de « révolte des Malês² ».

Parallèlement les historiens brésiliens commencent à faire leur l'idée que la violence de la domination impose une diffraction des formes de résistances qui s'expriment de manière diffuse mais avec une réelle efficacité. On se rend compte que, comme à Saint-Domingue³, le grand marronnage (le *quilombo*) qui inquiète les planteurs comme les habitants des petits centres urbains par les exactions qu'il provoque, est doublé d'un petit marronnage (absences de quelques heures ou de quelques jours), endémique, obligeant les propriétaires à composer avec des ateliers où le désir d'autonomie – même passagère – l'emporte souvent sur la

derniers bilans est celui proposé par les auteurs de *Mocambos de Palmares. Histórias e fontes (séculos XVI-XIX)*, sous la dir. de Flávio Gomes, Rio de Janeiro, 7Letras & Faperj, 2010.

¹ Vicente Salles, *O Negro no Pará sob o regime da escravidão*, Rio de Janeiro, Fundação Getúlio Vargas, 1971 ; Waldemar de Almeida Barbosa, *Negros e quilombos em Minas Gerais*, Belo Horizonte, 1972 ; Pedro Tomás Pedreira, *Os quilombos brasileiros*, Salvador, 1973 ; Mario José Maestri Filho, *Quilombos e quilombolas em terras gaúchas*, Porto Alegre, Escola superior de teologia São Lourenço de Brindes, Caxias do Sul, Universidade de Caxias do Sul, 1979.

² João José Reis, « Slave resistance in Brazil, Bahia, 1808-1835 », *Luso-Brazilian Review*, 25, 1, 1988, p. 111-144 (en fait Reis travaille sur ce thème depuis sa dissertation de master : « Slave Revolt in Bahia, 1790-1840 », Minneapolis, University of Minnesota, 1977) ; *Rebelião escrava no Brasil. A história da levante dos Malês (1835)*, São Paulo, Brasiliense, 1986.

³ Les références sont explicitement faites aux travaux de Gabriel Debien ou d'Yvan Debbaesch sur Saint-Domingue.

résignation. Le dépouillement des annonces de recherche de fugitifs montre que les fugues concernent beaucoup plus souvent des esclaves qui tentent de construire une vie de supposé affranchi loin de leur maître plutôt que de s'engager dans la lutte armée contre ceux qui les oppriment¹.

Ainsi, en changeant d'échelle, on retrouve d'autres types de violences individuelles, tout aussi déterminées que le marronnage ou la rébellion, qui sont venues s'inscrire dans les registres de police et les actes des tribunaux. Si Goulart en 1972 avait articulé la fugue avec le suicide², les chercheurs de la décennie suivante – c'est le cas, par exemple, avec Maria Helena P. T. Machado dès son mémoire de *mestrado* en 1985³ – la connectent avec le crime perpétré contre les commandeurs, les maîtres ou leur famille.

Le retournement historiographique par rapport aux travaux de l'école de São Paulo est d'une telle ampleur qu'il génère de violents conflits entre les chercheurs qui se rattachent à la tradition marxiste et ceux qui se sont engagés dans cette réinterprétation désignée comme révisionniste et néo-freyrienne (*neopatriarcalista*), dont la soumission à l'historiographie nord-américaine (et tout particulièrement à Eugene Genovese⁴) est violemment dénoncée. Il est vrai que l'un des premiers brésilianistes à avoir exploré cette nouvelle voie interprétative est Stuart Schwartz⁵, à l'époque professeur à l'université du Minnesota. À l'hypothèse de la forme « pure » de domination qu'aurait représentée l'esclavage, il oppose un modèle plus complexe dans lequel l'accommodation au système esclavagiste se conjugue sans cesse avec la résistance. Bref, il rend à l'esclave son libre-arbitre et sa capacité d'agir au sein même de l'un des modèles sociaux les plus contraignants que l'on puisse imaginer. La nouvelle génération – celle qui va publier ses premiers livres dans les années 1980 – a appris à lire l'archive dans toute sa complexité : elle va se précipiter dans la brèche ainsi ouverte pour en explorer toutes les facettes. L'un des plus prometteurs de ces jeunes historiens est sans conteste Silvia

¹ Par exemple, Luiz R. B. Mott, « 'O patrão não está': Análise do absenteísmo nas fazendas de gado do Piauí colonial », *Brasil : História econômica e demográfica*, sous la dir. d'Iraci del Nero da Costa, São Paulo, IPE, 1986, p. 29-36.

² José Alípio Goulart, *Da fuga ao suicídio: aspectos da rebeldia dos escravos no Brasil*, Rio de Janeiro, Conquista, 1972.

³ Maria Helena Pereira Toledo Machado, « Crime e escravidão: uma história social do trabalho e da criminalidade escrava nas lavouras paulistas, 1830-1888 », São Paulo, USP, 1985, publié immédiatement sous le titre beaucoup plus explicite : *Crime e escravidão: trabalho, luta e resistência nas lavouras paulistas, 1830-1888*, São Paulo, Brasiliense, 1987.

⁴ Eugene Genovese, *From Rebellion to Revolution: Afro-American Slave Revolts in the Making of the Modern World*, New York, Louisiana State University Press, 1971.

⁵ Stuart Schwartz, « Resistance and accommodation in eighteenth century Brazil: the slaves view of slavery », *The Hispanic American Historical Review*, 57, 1, 1977.

Hunold Lara. La vieille garde marxiste va concentrer ses tirs sur son livre : *Campos de violência*¹.

Il est vrai qu'avec toute la fougue qu'autorise souvent un premier ouvrage, Lara ne fait aucune concession à ses prédécesseurs. Appuyée sur une maîtrise sans faille des archives de la région sur laquelle elle travaille (Campos dos Goitacases), mais aussi sur sa grande culture historiographique, elle explique que la relation entre les esclaves et leurs maîtres ne peut se résumer à une domination par la réduction au statut de chose et l'exercice quotidien d'une violence brutale : tout montre que la contradiction chose/personne est au cœur de la relation esclavagiste et est sans cesse instrumentalisée, tout montre aussi que la violence est, au XVIII^e siècle comme au XIX^e siècle, une caractéristique des relations sociales de domination et ne saurait caractériser plus particulièrement, parmi celles-ci, la relation esclavagiste. Elle n'hésite pas à aller plus loin dans la déconstruction de la vulgate marxiste en précisant que si l'exercice de la violence fait partie de la stratégie de domination du maître sur l'esclave, il ne s'agit, en fait, que d'une « punition physique modérée, mesurée, juste, correctrice, éducative et exemplaire » et elle ajoute : « C'est ainsi que, dans le discours des maîtres, des prêtres lettrés de la colonie, de la Couronne et, y compris, dans celui des esclaves eux-mêmes, la punition physique apparaît comme quelque chose d'incontesté, de 'naturel'². » On ne le lui pardonnera pas. Jacob Gorender³ se déchaîne contre elle et cherche les raisons de son audace iconoclaste dans ses lectures de l'historiographie postmarxiste américaine ou anglaise ou même dans l'ouvrage de Kátia Mattoso – *Ser escravo no Brasil [Être esclave au Brésil]* – traduit quelques années plus tôt en portugais (1982) et qui est rétrospectivement lu comme une proposition interprétative réactionnaire. À la fin de la décennie 1990, Sueli R. Reis de Queiroz tente de poursuivre dans la même veine, mais il est trop tard. João José Reis n'a pas de peine à démontrer que l'on ne saurait plus revenir sur cette avancée⁴. C'est pourtant avec le livre de Lara – et quelques autres qui l'entourent ou le suivent – que s'est ouverte au Brésil une nouvelle approche de l'histoire des esclaves (et non plus de l'esclavage) comme « sujets » d'une dynamique sociale complexe avec laquelle ils ne cessent d'interagir. Il est vrai qu'au-delà des attaques contre la rigidité des modèles de la génération précédente, Lara qui a non seulement lu

¹ Silvia Hunold Lara, *Campos de violência. Escravos e senhores na capitania do Rio de Janeiro, 1750-1808*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1988.

² Silvia Hunold Lara, *op. cit.*, p. 342.

³ Jacob Gorender, *A escravidão reabilitada*, São Paulo, Ática, 1990.

⁴ Sueli Robles Reis de Queiróz, « Escravidão negra em debate », *Historiografia brasileira em perspectiva*, sous la dir. de Marcos Cezar de Freitas, São Paulo, Editora Contexto, 1998, p. 103-117 ; João José Reis « Slaves as agents in history: a note on the new historiography of slavery in Brazil », *Ciência e cultura*, 51, 5-6, 1999, p. 437-444.

Thompson mais aussi Foucault, diffracte le processus de domination et réinterprète la résistance esclave. Elle la voit non seulement comme une suite d'actions et de réactions entraînées par la violence venue des maîtres, mais aussi comme une succession de tactiques visant à construire un mieux vivre quotidien, des espaces d'autonomie, des liens sociaux susceptibles de protéger des existences fragiles avec, en perspective, un affranchissement qui n'est jamais octroyé mais toujours gagné pas à pas, négociation après négociation. C'est toute l'*agency* (la capacité d'agir) du « dominé » qui, s'un seul coup devient accessible et, surtout, apparaît comme un nouvel objet légitime pour une historiographie en plein essor.

Le numéro spécial que la *Revista Brasileira de História*, l'organe officiel de l'Association des historiens brésiliens (ANPUH), consacre à l'esclavage à l'occasion de l'anniversaire de l'émancipation est significatif de cette évolution¹. Après, en ouverture, un extrait du troisième chapitre du livre majeur de l'historien américain Eric Foner sur la Reconstruction² titré pour l'occasion « La signification de la liberté » (*O significado da liberdade*), se succèdent Kátia de Queirós Mattoso, João José Reis, Sidney Chalhoub, Luiz Carlos Soares, Maria Helena P. T. Machado, Horácio Gutiérrez et Robert W. Slenes. Et Silvia Hunold Lara signe l'introduction et la traduction d'un extrait de la biographie de Mahommah G. Baquaqua, cet esclave brésilien du premier XIX^e siècle qui avait fui pour les USA puis Haïti et dont le récit de vie avait été publié à Detroit en 1854 dans le cadre de la campagne abolitionniste³. Ce sont toutes les pistes de cette nouvelle histoire de l'*agency* esclave qui sont à cette occasion dévoilées et l'article historiographique de Maria Helena Machado (« À propos de l'autonomie des esclaves : une direction nouvelle pour l'histoire sociale de l'esclavage ») en déploie toutes les subtilités mais aussi les dettes à l'égard du *Roll, Jordan, Roll* de Genovese et du *Caribbean Transformations* de Mintz⁴.

¹ *Revista Brasileira de História*, 8, 16, 1988.

² Eric Foner, *Reconstruction: America's Unfinished Revolution, 1863-1877*, New York, Harper and Row, 1988.

³ Mahommah G. Baquaqua, *Biography of Mahommah G. Baquaqua. A native of Zoogoo, in the interior of Africa*, edited by Samuel Moore, Detroit, Tribune Office, 1854. Sur le même texte, voir quelques années plus tard les réserves de Paul Lovejoy traduites en portugais dans *Afro-Ásia* (« Identidade e a miragem da etnicidade. A jornada de Mahommah Garbo Baquaqua para as Américas », *Afro-Ásia*, 27, 2002, p. 9-39).

⁴ Eugene D. Genovese, *Roll, Jordan, Roll: The World the Slaves Made*, New York, Vintage, 1974 ; Sidney W. Mintz, *Caribbean Transformations*, Chicago, Aldine Pub. Co., 1974.

De l'anthropologie à l'histoire culturelle, des esclaves aux affranchis et libres.

On se souvient que les tout premiers travaux sur l'esclavage brésiliens, au tournant du XX^e siècle, s'étaient focalisés sur une approche pré-anthropologique (voir folkloriste) mettant en avant les spécificités d'une culture venue d'Afrique, qui se caractérisait par des attitudes religieuses, des sociabilités et des rituels, des coutumes et des manières d'être différentes de celles des Européens. Les chants, la danse, la cuisine, le vêtement en étaient les aspects le plus souvent mis en avant. Le renouveau est venu de l'anthropologie lorsque, dans les années 1960, elle eut été refondée au Brésil par les ethnologues français de l'USP (Lévi-Strauss puis Bastide). En ce qui concerne l'anthropologie religieuse afro-brésilienne, c'est Roger Bastide, initié au candomblé dans les années 1940, qui montre la voie. Revenu en France, il en fait le thème de sa thèse (« Les religions afro-brésiliennes. Contribution à une sociologie des interpénétrations de civilisation », Paris Lettres, 1958)¹. Pierre Verger, depuis Dakar à l'IFAN puis depuis Salvador, l'a sans cesse accompagné².

Les historiens réinvestissent plus tardivement le champ. Influencés par l'histoire religieuse médiévale et moderne alors en plein essor en Europe (et particulièrement en France) ce sont des spécialistes de la période coloniale, formés à l'USP et habitués des archives portugaises, qui investissent le terrain. Ils s'inscrivent naturellement dans une démarche comparative qui évalue les réalités coloniales à l'aune de leurs équivalents métropolitains ou, plus largement, européens. Caio César Boschi qui va devenir l'un des meilleurs connaisseurs des archives lisboètes, loin de l'exotisme du candomblé, analyse le rôle des *irmandades* (confréries) dans le contrôle politique des hiérarchies sociales et raciales du Minas Gerais à l'apogée du cycle de l'or³. C'est aussi l'occasion de comprendre comment esclaves et affranchis se sont emparés de ces institutions qui les

¹ Bastide publie deux ouvrages distincts à partir de sa thèse : *Les Religions africaines au Brésil. Vers une sociologie des interpénétrations de civilisations* (Paris, PUF, 1960) qui ne sera traduit en portugais qu'en 1971 et *Le Candomblé de Bahia* (Paris, La Haye, Mouton, 1958), lui, immédiatement traduit (*O Candomblé da Bahia, rito Nagô*, São Paulo, C^{ia} Editora Nacional, 1961). Voir la très complète bibliographie de Bastide par Claude Ravelet dans *Bastidiana, Cahiers d'études bastidiennes*, 3, 3^e trimestre 1993, version revue et augmentée en 2003 consultable en ligne à l'adresse : <http://clauderavelet.pagesperso-orange.fr/biblio.pdf>

² Pierre Verger avait commencé à publier sur le candomblé de Bahia et sur les cultes yorubas dès 1951 (*Orixás*, Salvador, Livraria Turista /avec des dessins de Carybé). Pour une bibliographie précise de Verger, voir le site de la Fondation Pierre Verger à Salvador (<http://www.pierreverger.org>).

³ Caio César Boschi, *Os leigos e o poder (Irmandades leigas e política colonizadora em Minas Gerais)*, São Paulo, Editor Ática, 1986. Il avait été précédé sur cette voie par Julita Scarano, *Devoção e escravidão: A Irmandade de Nossa Senhora do Rosário dos Pretos no distrito Diamantino no século XVII*, São Paulo, C^{ia} Editora Nacional, 1976.

réunissent et les protègent. Laura de Mello e Souza qui rédige sa thèse un peu plus tard sous la direction de Fernando Antônio Novais mais la publie la même année que son collègue¹ analyse les archives de l'Inquisition portugaise au Brésil pour y chercher la manière dont y sont traitées les pratiques religieuses populaires dont beaucoup sont venues d'Afrique avec les esclaves ; elle découvre que le regard porté sur celles-ci est très peu différent de celui porté sur la sorcellerie en Europe à la même période. Luiz Mott, utilisant le même type d'archives, poursuit l'investigation des formes religieuses spécifiques du Brésil esclavagiste et étend son enquête à la répression de la sexualité². Parallèlement, Ronaldo Vainfas reconstruit le contrôle moral et religieux de la colonie à partir des procès de l'Inquisition³.

Le vrai débat en histoire sociale et culturelle ne se constitue pourtant pas autour du fait religieux et chez les modernistes. Il prend toute son ampleur avec l'exploration de plus en plus minutieuse du monde des affranchis et des libres chez les spécialistes du XIX^e siècle. Il y a plusieurs raisons à cela, la plus importante étant certainement la multiplicité des écrits administratifs ou juridiques que génèrent le processus de manumission puis l'action des affranchis eux-mêmes dans une société où ils ont de multiples moyens – économiques, sociaux, culturels – de se manifester et de se défendre. C'est de Bahia que part cette fois la dynamique. Grâce à une exemplaire succession d'enquêtes sérielles sur la capitale provinciale, Kátia Mattoso et ses étudiants offrent aux chercheurs une base contextuelle de première qualité. En ce qui concerne l'esclavage, ils disposent dès le milieu des années 1970 d'une large enquête sur les *cartas de alforria* (les lettres – Mattoso préfère « chartes » – d'affranchissement) et, à la fin de la même décennie, d'un nouveau gisement documentaire : les testaments d'affranchis⁴. Ce matériel sera largement utilisé par Mattoso dans son *Être esclave au Brésil* qui paraît en France dans la même décennie et qui est l'une des premières véritables synthèses d'histoire sociale et culturelle des « esclaves » eux-mêmes (et non plus de

¹ Laura de Mello e Souza, *O diabo e a terra de Santa Cruz: feitiçaria e religiosidade popular no Brasil colonial*, São Paulo, Companhia das Letras, 1986.

² Luiz R. B. Mott, « Acontundá: raízes setecentistas do sincretismo religioso afro-brasileiro », *Revista do Museu Paulista*, 31, 1986, p. 124-147 ; « Uma santa africana no Brasil colonial », *D. O. Leitura*, 6, 62, 1987 ; *Escravidão, homossexualidade e demonologia*, São Paulo, Ícone, 1988.

³ Ronaldo Vainfas, *Trópico dos pecados: moral, sexualidade e Inquisição no Brasil*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1989.

⁴ Kátia M. de Queirós Mattoso, « Propósito de cartas de alforria na Bahia, 1779-1850 », *Anais de História*, 4, 1971, p. 23-52 ; *Testamentos de escravos libertos na Bahia no século XIX. Uma fonte para o estudo de mentalidades*, Salvador, Centro de estudos baianos, Universidade federal da Bahia, 1979. Il faut y ajouter le travail parallèle mené par Schwartz pour la période coloniale : Stuart B. Schwartz, « A manumissão dos escravos no Brasil colonial – Bahia, 1684-1745 », *Anais de História*, 6, 1974, p. 71-114.

l'esclavage). Toutefois, c'est la dissertation de *mestrado* de son élève, Maria Inês Côrtes de Oliveira, soutenue en 1979 et presque immédiatement publiée, qui va marquer définitivement ce tournant¹. Oliveira introduit le lecteur, par une étude serrée des testaments, dans l'univers des femmes affranchies qui sont devenues riches, ont acheté des esclaves mais, surtout, ont reconstruit des sociabilités extraordinairement larges et efficaces dans le monde socialement et ethniquement si complexe de Salvador. C'est le début d'une très large exploration de la manumission dans d'autres régions du Brésil² mais aussi d'une nouvelle thématique appelée à un brillant avenir dont Côrtes de Oliveira donne l'exemple dans sa propre thèse soutenue au début des années 1990³ : comment, entre esclavage et liberté, se reconstitue une identité de l'ex-esclave dans laquelle l'appartenance à une « nation » africaine (imposée par les trafiquants et les propriétaires) est réappropriée et devient un marqueur essentiel des solidarités, des luttes, mais aussi des conflits au sein de la communauté noire. On renoue là avec la question posée par João J. Reis en 1986 dans son étude de la révolte des Malês : l'identité ethnique reconstruite aux Amériques a-t-elle été un obstacle ou un instrument des luttes pour la liberté ? Et l'on y décèle à nouveau les deux voies de réponses qui, depuis, n'ont pas cessé d'être explorées (et sont en fait complémentaires) : la résistance esclave est-elle passée par des solidarités communautaires ou par la lutte armée ?

Nouvelles archives, nouvelles territorialisations, nouvelles questions : l'actualité de l'histoire de l'esclavage au Brésil

Les formes d'analyse mises en œuvre depuis le centième anniversaire de l'émancipation de 1888, qu'elles soient issues de l'histoire sociale et culturelle, de l'histoire des mentalités ou, plus tard, de la micro-histoire ont emporté l'historiographie brésilienne de l'esclavage et de la traite dans une dynamique puissante, sans pour autant couper tous les ponts avec l'histoire sérielle ni même avec le questionnement marxiste. La

¹ Maria Inês Côrtes de Oliveira, *O Libertos: o seu mundo e os outros*, Salvador, Corrupio, 1988.

² À Rio avec Mary Karasch (*Slave life in Rio de Janeiro, 1808-1850*, Princeton, Princeton University Press, 1987), Paraty avec James Kiernan (« The manumission of slaves in colonial Brazil : Paraty, 1822 », PhD, New York, NYU, 1976), Campinas avec Peter L. Eisenberg (« Ficando livre: As alforrias em Campinas no século XIX, *Estudos Econômicos*, 17, 2, 1987, p. 175-216), etc. Comme on le voit, il s'agit de chercheurs américains, preuve que le thème brésilianiste a été immédiatement incorporé à la discussion états-unienne dont le livre d'Ira Berlin (*Slaves without Masters. The Free Negro in the Antebellum South*, New York, Pantheon, 1975) avait été un moment essentiel.

³ La thèse est soutenue en 1992 en France où enseigne alors Kátia Mattoso sous le titre « Retrouver une identité : jeux sociaux des Africains de Bahia (vers 1750 - vers 1890) ». Comme on pouvait s'y attendre, elle ne sera pas publiée en français.

production de ces vingt-cinq dernières années est aussi foisonnante que complexe. Les chercheurs qui se sont aguerris dans le débat précédent ont pris les commandes. Ils en ont fait bon usage. Trois générations sont aujourd'hui au travail : celle qui s'est forgée dans l'affirmation de l'*agency* des esclaves contre la vieille garde marxiste des années 1970, puissamment aidée par ceux qui n'ont pas abandonné l'histoire quantitative et l'on mise au service des mêmes causes ; leurs élèves qui ont démultiplié l'exploration des archives en reprenant les mêmes problématiques mais en les faisant évoluer ; les étudiants de *mestrado* et de doctorat de ces derniers. Chaque grand centre universitaire a ainsi essaimé dans tout le pays, au fur et à mesure que de nouvelles universités se formaient, que de nouvelles écoles doctorales (*programas de pós-graduação*) étaient créées. Si la fin de la période militaire a été marquée par une professionnalisation de l'histoire, les deux gouvernements de Luiz Inácio Lula da Silva ont été caractérisés par la démultiplication de la puissance universitaire brésilienne et ont ouvert des postes à tous les bons chercheurs formés par la génération de 1980. Dès lors, il devient difficile de dresser un bilan face à une bibliographie difficilement maîtrisable, d'autant que la mise en ligne systématique des travaux de *mestrado* et de doctorat diversifie encore la production¹.

Dans les synthèses tentées à la fin des années 1990², comme à la fin des années 2000³, les mêmes tendances se dessinent. Les grands débats historiographiques des années 1980-90 sont toujours présents. Ils ont simplement pris plus de densité du fait de l'accumulation des recherches empiriques. Toutefois, au sein de cette masse impressionnante de travaux, deux « tournants » semblent se dessiner : l'un, dès les années 1990, avec la focalisation des recherches les plus fécondes sur l'archive judiciaire qui est traitée comme le porte-voix des hommes et des femmes pris dans le système esclavagiste mais aussi comme l'un des rouages essentiels de

¹ La BDTD (*Biblioteca Digital Brasileira de Teses e Dissertações*), instance dépendant du ministère brésilien de la Science et de la Technologie a mis en ligne les dissertations de master (*mestrado*) et les thèses de doctorat soutenues depuis 2000 (<http://bdt2.ibict.br/>), mais plusieurs universités ont mis en ligne sur leurs sites propres les doctorats plus anciens. Rappelons que les travaux de *mestrado* sont au Brésil souvent aussi décisifs que ceux de doctorat et qu'un grand nombre d'entre eux sont immédiatement publiés.

² Voir, par exemple, la réédition révisée et en portugais de l'article de Stuart Schwartz de 1988 déjà cité : « A historiografia recente da escravidão brasileira », in *Escravos, roceiros e rebeldes*, Bauru, SP, Editora da Universidade do Sagrado Coração, 2001, p. 48-57 ou encore la bibliographie commentée partielle (puisqu'elle portant sur les problèmes de la transition de l'esclavage au travail libre) proposée aux États-Unis par Rebecca J. Scott, Thomas C. Holt, Frederick Cooper et Aims McGuinness: *Societies after Slavery: a Select Annotated Bibliography of Printed Sources on Cuba, Brazil, British Colonial Africa, South Africa, and the British West Indies*, Pittsburgh, PA, University of Pittsburgh Press, 2002, p. 323-411.

³ Herbert S. Klein & Francisco Vidal Luna, *op. cit.*

celui-ci ; l'autre, au début des années 2000, avec une nouvelle entrée en scène de l'Afrique dans l'analyse qui, dès lors, n'est plus seulement la lointaine origine d'une culture mais un acteur de plein exercice – économique, politique, social – sans lequel le drame esclavagiste dans les terres américaines ne peut prendre toute sa signification.

Un excellent témoignage de l'activité développée depuis les années 1990 se trouve dans la revue *Afro-Ásia* dont tous les exemplaires sont désormais consultables en ligne¹. Créée en 1965 à Salvador par le Centre d'études afro-orientales de l'Université de Bahia, elle s'inscrivait dans une vision complexe de l'héritage colonial : d'un côté elle voulait rattacher les territoires orientaux et occidentaux des Indes portugaises, de l'autre elle se proposait de mettre en scène les luttes de décolonisation en Afrique et, par-dessus tout peut-être, elle se voulait une tribune de la question noire au Brésil (essentiellement dans la Bahia). Elle croisait de temps à autre la question de l'histoire de l'esclavage sans pour autant en faire un thème prioritaire. Jusqu'en 1995, bien au-delà des années de la dictature donc, sa parution est très irrégulière. Tout change en 1996 lorsque deux jeunes professeurs de l'UFBa, tous deux formés aux E-U, Antônio Sérgio A. Guimarães (sociologue) et João José Reis (historien), en prennent la direction éditoriale². Elle devient, en quelques années, la principale revue consacrée à l'histoire de l'esclavage et de ses conséquences au Brésil et, dès lors, avec évidemment des choix liés aux spécificités de l'école bahianaise, un excellent observatoire de la dynamique du champ.

¹ La revue *Afro-Ásia* peut être consultée à l'adresse : <http://www.afroasia.ufba.br/>. Une seconde revue a tenté de couvrir le même champ de recherche et de débat depuis Rio de Janeiro à partir de 1978 : *Estudos Afro-Asiáticos*. Plus centrée que sa consœur bahianaise sur la question afro-brésilienne, elle se définit sur son site Internet comme « consacrée à l'étude des relations raciales au Brésil et à la diaspora noire aussi bien qu'aux réalités nationales et aux relations internationales des pays africains et asiatiques » (trad. J. H.). Elle a toutefois laissé une large place aux historiens de l'esclavage tant dans ses instances que dans ses colonnes. Elle n'a été que partiellement mise en ligne ce qui rend plus difficile l'accès à ses publications et donc une analyse globale de sa production. Les revues généralistes d'histoire (près de 400 recensées au Brésil) sont classées par la CAPES (Coordenação de Aperfeiçoamento de Pessoal de Nível Superior). Le classement de 2010 proposait pour le rang A1 : *Anais do Museu Paulista* ; *Dados* ; *Estudos Históricos* ; *História, Ciência, Saúde - Manguinhos* ; *Revista Brasileira de História* ; *Tempo* ; *Topoi* ; *Varia História* ; et pour le rang A2 : *Afro-Ásia* ; *Anos 90* ; *Cadernos Pagu* ; *Estudos Avançados* ; *Estudos Econômicos* ; *Estudos Ibero-Americanos* ; *Projeto História* ; *Revista Brasileira de Estudos de População* ; *Revista de História* ; *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro* ; *Revista Estudos Feministas* ; *Revista USP* ; *Tempo Social* ; *Veritas*. Beaucoup de ces revues publient régulièrement des articles sur l'histoire de l'esclavage. On les retrouvera tout au long de cette étude bibliographique.

² Antônio Sérgio Guimarães va quitter l'UFBa pour l'USP l'année d'après et abandonnera sa responsabilité éditoriale. Il était, dans l'équipe, le spécialiste des questions afro-brésiennes. João Reis dirigera la revue jusqu'en 2004 mais reste jusqu'à aujourd'hui très actif dans son orientation.

L'archive judiciaire revisitée : à la recherche des « voix » d'esclaves

Les comptes rendus d'ouvrages publiés en 1996 dans *Afro-Ásia* sont d'autant plus intéressants qu'ils reviennent sur le début de la décennie comme pour marquer ce qui a changé depuis 1988. S'ils signalent d'abord la 23^e édition de la *Formation du Brésil contemporain* de Caio Prado Junior¹, c'est pour, une fois la révérence faite au grand ancêtre, en marquer les limites. Sa vision du monde colonial ne tient plus face aux avancées de la nouvelle génération, serait-elle marxiste. L'œuvre qui suit immédiatement est précisément un exemple de ce renouveau et il tient essentiellement à la manière de choisir et de traiter l'archive. Il s'agit du premier livre – en fait une dissertation de *bacharelado* (licence) – de Keila Grinberg paru deux ans plus tôt à Rio de Janeiro qui vient de renouveler l'usage de l'archive juridique en histoire sociale mais aussi l'histoire juridique elle-même en faisant de la cour d'appel de Rio dont elle a choisi les dossiers non seulement un terrain mais aussi un des acteurs de sa recherche². Mariant étude de cas (l'esclave Liberata) et analyse sérielle (une longue suite de procès en appel intentés par des esclaves ou des affranchis contre leurs maîtres ou leurs ex-maîtres, le plus souvent pour sauvegarder leur affranchissement en cours ou leur liberté déjà acquise), elle montre comment l'appareil judiciaire est fréquemment mis à profit par les « curateurs » des esclaves (ces derniers ne peuvent agir par eux-mêmes) ou leurs avocats pour faire valoir leur point de vue contre leurs propriétaires et, d'une certaine manière, contre l'institution esclavagiste tout entière. Comme le fait remarquer Eduardo Spiller Pena³ qui signe le compte rendu, Keila Grinberg n'est pas tout à fait la première à s'être engagée dans cette nouvelle voie.

On peut penser, effectivement, que sa toute jeune directrice de *bacharelado* devenue sa directrice de thèse à l'UFF, Hebe Maria Mattos, est pour beaucoup dans cette orientation. Elle a, elle-même, soutenu sa thèse en 1993 (publiée en 1995)⁴. S'inscrivant dans un thème qui avait

¹ Caio Prado Junior, *Formação do Brasil contemporâneo: Colônia*, São Paulo, Editora brasiliense, 23e éd. 1994 [1e éd. 1973].

² Keila Grinberg, *Liberata, a lei da ambigüidade: as ações de liberdade da Corte de Apelação do Rio de Janeiro no século XIX*, Rio de Janeiro, Relume Dumará, 1994.

³ Encore étudiant à cette époque, Pena va signer quelques années plus tard un livre remarquable sur la manière dont les juristes brésiliens, à l'occasion de l'élaboration de la loi « du ventre libre » en 1871, instaurent un débat sur les contradictions naissant de l'inscription de l'esclavage dans la loi positive (*Pajens da casa imperial: juriconsultos, escravidão e a lei de 1871*, Campinas, SP, Editora da Unicamp, 2001).

⁴ Hebe Maria da Costa Mattos Gomes de Castro ; « A cor inexistente: os significados da liberdade no sudeste escravista. Brasil: século XIX », thèse de doctorat, Niterói, RJ, Universidade Federal Fluminense, 1993. D'abord publié par les Archives nationales sous le titre *Das cores do silêncio: os significados da liberdade no sudeste escravista, Brasil século XIX* (Rio de Janeiro, Arquivo Nacional, 1995), le livre est réédité avec le même titre